

IDEAT

CONTEMPORARY LIFE

SPÉCIAL
ARCHITECTURE

CHANDIGARH

Le legs de Le Corbusier
inscrit au patrimoine
mondial de l'Unesco

Venise : la 15^e Biennale
sur tous les fronts
8 chais bordelais : un bon cru
pour les starchitectes
David Chipperfield,
une carrière exemplaire
20 jeunes talents pour
construire demain



Du (beau) geste à l'édifice

La rencontre entre l'architecture et la danse, c'est ce que le chorégraphe lyonnais Davy Brun a proposé en mars lors d'un workshop peu banal offert aux élèves de l'école d'architecture Confluence, créée l'an dernier par Odile Decq. Une alchimie fructueuse et passionnante qui s'est déroulée au Lab'Art du fort du Bruissin, résidence artistique investie par le chorégraphe et sa compagnie en 2016.

Reportage Serge Gleizes / Photos Véronique Mati



Dans l'architecture ou dans la danse, il n'y a souvent qu'une même émotion, celle qui naît de la pureté d'une ligne, d'une gestuelle ou d'un mouvement suggéré. Il y a surtout une même quête de la rigueur, de la répétition du geste ou du trait, pour acquérir, sinon la perfection, du moins la justesse. Mais également l'observation des espaces et des corps, l'écoute d'un lieu, d'une musique, d'un silence. L'atelier Archi'Danse proposé aux étudiants de l'école d'architecture Confluence a été conçu pour démontrer qu'entre la danse et l'architecture le corps devient un support ou un élément de l'espace à domestiquer. Au départ de ce projet, qui s'est concrétisé en mars au Lab'Art du fort du Bruissin, à Francheville (69), une rencontre : celle que généra Christine Legat, directrice de l'agence de communication Hop Hop Hop, en mettant

en contact le chorégraphe Davy Brun, en résidence au Lab'Art avec sa compagnie Ando Danse en 2016, et l'architecte Odile Decq, qui a ouvert l'école Confluence en 2015 dans le quartier éponyme de Lyon.

« L'approche de Davy Brun m'a conquise immédiatement, explique l'architecte. Prendre conscience du corps dans l'espace est fondamental dans notre métier. Cela m'a rappelé les cours d'expression corporelle de ma première année d'école, cours qui ne se donnent malheureusement plus. Les élèves ont adoré cet atelier, car ils ont réalisé quelque chose qu'ils pensaient infaisable. Ils ont non seulement créé une pièce chorégraphique, mais aussi laissé un témoignage en exposant leur travail deux semaines plus tard devant un jury présidé par Davy Brun. » Ce dernier leur imposa durant la semaine le même rythme qu'il



Désireuse de « repenser totalement l'enseignement de l'architecture », Odile Decq a créé l'école Confluence, qui a ouvert ses portes en 2015 à Lyon. © FRANCK JUERY



impose à sa compagnie : échauffement le matin, pause déjeuner d'une heure puis reprise des répétitions et préparation de la chorégraphie jusqu'à 18 heures. Malgré les courbatures et l'immersion dans ce monde impitoyable qu'est la danse, pas une défection. « *Chacun avait carte blanche*, précise le chorégraphe. *La création est toujours plus fructueuse lorsqu'elle est libre et bien "drivée". Et j'ai été étonné par leur investissement corporel. Le travail des architectes est à l'opposé de celui du monde de la danse ; ils partent de l'espace pour arriver à l'individu. Chez nous, c'est l'inverse ; nous partons du corps pour envahir l'espace. Décortiquer le mouvement, établir ses limites, recréer un volume, une structure, un rêve, une histoire étaient donc les objectifs de ce workshop.* »

Résultat : six propositions impressionnantes, interprétées avec enthousiasme par ces néophytes qui ont merveilleusement répondu au cahier des charges en investissant les salles du fort du Bruissin, un lieu à l'architecture austère, et en montrant leur travail sur la lumière, l'espace, le volume et la matière à partir du corps dansant. « *Ce workshop m'a donné une nouvelle perception de l'architecture mais surtout appris qu'elle pouvait être un tout, un bruit, une lumière, une phrase chorégraphique, une émotion, un texte, et pas seulement un dessin en 2D* »,

raconte Ophélie Férédie (en 1^{re} année à Confluence). Un travail sur le corps qui est donc allé de pair avec celui sur la musique, sur le temps et sur l'image, notamment pour Clément Chapalain (5^e année), qui ne s'est pas « produit » au sens littéral du terme, mais qui a réalisé un travail de chronophotographie en 3D avec un Kinect, caméra de jeu vidéo captant le mouvement. « *Si la danse a primé l'architecture les trois premiers jours, ce rapport s'est inversé les jours suivants* », confie-t-il.

Travailler sur une sensation

Raconter le fort à travers le bruitage : une manière peu banale de s'approprier l'espace, surtout lorsque la danse n'est pas un mode d'expression habituel. Telle était le message des quatre interprètes qui ont « dansé » une première fois derrière un grand rideau noir puis de nouveau avec le rideau tombé. « *C'était difficile pour moi de m'exprimer physiquement, de sentir le regard des autres posés sur moi*, confie Maxime Baudoncq (durant cette troisième année à l'école, il a étudié le rapport entre l'homme et son image, avec en toile de fond la destruction des ressources de la planète). *Le corps est un miroir qui reflète nos erreurs, nos faiblesses, nos doutes. Je me suis fait violence pour surpasser mon malaise et faire de ce stage un*

Page de gauche, en haut

Dans le cahier des charges de l'atelier ArchiDanse : investir les salles du fort, à l'architecture imposante et austère, et travailler sur la lumière, l'espace, le volume, la matière à partir du corps dansant.

1/ Depuis le mois de janvier, le LabiArt du fort du Bruissin a été investi par la compagnie Ando Danse de Davy Brun. Ce chorégraphe engagé, soucieux des messages sociaux, culturels, politiques et humains véhiculés par la danse, assure depuis lors la direction artistique du lieu.

2/ Édifié à Francheville (69) à la fin du XIX^e siècle par Raymond Adolphe Séré de Rivières, polytechnicien et général, afin de protéger la ville de Lyon, le fort du Bruissin a été réhabilité en 2008 et reconverti en lieu d'art et de culture.




défi. Nous avons travaillé sur des bruitages divers, celui de pas martelés au sol, du frottement de nos mains sur les murs. Ce n'était donc pas la quête de la grâce ou d'une esthétique qui nous intéressait mais plutôt l'idée de revenir aux sources d'un espace oublié, de le rendre vivant en le faisant résonner de sonorités nées d'une gestuelle. » Challenge partagé par Monica Klink (4^e année), qui reconnaît que ce workshop ne ressemblait en rien à la danse qu'elle avait pratiquée petite fille. « Le moment le plus difficile fut sans doute celui de la création chorégraphique à proprement parler, assure-t-elle. L'idée n'était pas de réaliser une véritable chorégraphie mais plutôt de travailler sur une sensation. J'ai été au début assez gênée de me produire devant des inconnus puis je me suis laissée embarquer, imaginant ce que le spectateur ressentait. Davy Brun nous a fait travailler sans imposer aucune technique, ce qui fait écho à ce que l'école nous enseigne également, c'est-à-dire une certaine innocence par rapport à ce qui est trop calculé, trop cérébral. »

La danse comme vecteur architectural

L'architecture imposante du fort a évidemment conditionné le travail de chacun. « Cet atelier a collé avec les grands thèmes abordés à l'école, confirme Arthur Henry

(4^e année). C'était en outre passionnant de créer une chorégraphie dans un lieu qui n'a pas été conçu pour cela. » Prendre conscience de l'espace, voir comment ce dernier contraint, ou pas, le corps, c'est ce qu'analyse Anouchka Atouvoefoun (3^e année). Avec deux autres élèves, sa création consistait à immerger le public dans une pièce plongée dans l'obscurité. « Notre objectif, déclare-t-elle, était de créer une série de semi-événements dans le noir, et donc de travailler sur la liberté du mouvement, sur l'effet de surprise, pour faire découvrir un espace à travers des étapes ludiques, des jeux de lumière, des confettis dispersés par un ventilateur, des bruitages, des projections d'ombres chinoises. Cela dit, le côté ludique de notre création est vite devenu euphorisant pour certains et angoissant pour d'autres. » « L'idée était d'avoir une perception différente de son corps dans un espace sans repères », confirme Patrick de Almeida Lothoz (2^e année).

La quintessence de ces moments intenses, les étudiants de l'école d'architecture d'Odile Decq ont pu la revivre au sein d'une unique chorégraphie, dirigée de nouveau par Davy Brun et présentée au fort du Bruissin le 25 septembre dans le cadre de la 17^e Biennale de la danse de Lyon, qui s'est déroulée du 14 au 30 septembre. Assurément l'un des temps forts du off. 

1/ Prendre conscience de l'espace et voir comment celui-ci contraint, ou pas, le corps : l'un des nombreux sujets de réflexion qui se présentent aux architectes. 2/ Parmi les créations des élèves de l'école Confluence : une histoire d'amour entre deux humains et un animal dans une salle envahie par la fumée, seul élément immatériel de l'espace.